



CINÉMA [s]
LE FRANCE
www.abc-lefrance.com

BOULEVARD DE LA MORT

Grindhouse : Death Proof

DE QUENTIN TARANTINO

fiche film

FICHE TECHNIQUE

USA - 2007 - 1h50

Réalisation, scénario & photo :
Quentin Tarantino

Montage :
Sally Menke

Musique :
Robert Rodriguez

Interprètes :
Kurt Russell
(Stuntman Mike)
Rose McGowan
(Pam)
Zoe Bell
(Zoe)
Rosario Dawson
(Abernathy)
Vanessa Ferlito
(Arlene)
Jordan Ladd
(Shanna)
Michael Bacall
(Omar)
Eli Roth
(Dov)
Mary Elizabeth Winstead
(Lee)
Tracie Thoms
(Kim)
Sydney Tamiia Poitier
(Jungle Julia)



SYNOPSIS C'est à la tombée du jour que Jungle Julia, la DJ la plus sexy d'Austin, peut enfin se détendre avec ses meilleures copines, Shanna et Arlene. Ce TRIO INFERNAL, qui vit la nuit, attire les regards dans tous les bars et dancings du Texas. Mais l'attention dont ces trois jeunes femmes sont l'objet n'est pas forcément innocente. C'est ainsi que Mike, cascadeur au visage balaféré et inquiétant, est sur leurs traces, tapi dans sa voiture indestructible. Tandis que Julia et ses copines sirotent leurs bières, Mike fait vrombir le moteur de son bolide menaçant...

CRITIQUE

(...) Le nouveau film de Quentin Tarantino rappelle malgré lui une scène d'*A la recherche du temps perd*. C'est au début du *Côté de Guermantes*. Le narrateur entre à l'opéra pour y revoir la grande actrice racinienne qui enchantait son enfance : la Berma. Il se souvient de ce qu'il éprouvait : «Phèdre, la «Scène de la Déclaration», la



Berma, avaient alors pour moi une sorte d'existence absolue. Situées en retrait du monde de l'expérience courante, elles existaient par elles-mêmes, il me fallait aller vers elles, je pénétrais d'elles ce que je pourrais, et en ouvrant mes yeux et mon âme tout grands j'en absorberais encore bien peu. Mais comme la vie me paraissait agréable ! L'insignifiance de celle que je menais n'avait aucune importance, pas plus que les moments où on s'habille, où on se prépare pour sortir, puisque au-delà existaient, d'une façon absolue, difficiles à approcher, impossibles à posséder tout entières, ces réalités plus solides, Phèdre, la manière dont disait la Berma.»

La Berma de Tarantino, l'a-t-il assez dit, vivait dans les cinémas de quartier où il se rendait enfant. Ses «réalités plus solides», «en retrait du monde de l'expérience courante», sont là. C'est à elles qu'il consacre sa recherche cinéphilique du temps perdu : il crée de ne pas oublier ce qui semblait fait pour l'être. La nouvelle réminiscence, **Boulevard de la mort**, est sale, bavarde, presque défaillante. Au moins restait-il quelque chose de l'enfance : l'énergie. **Boulevard de la mort** est une bonne barre de céréales, vaine et sucrée.

Là où allait Tarantino, il y avait deux films jumeaux par séance. Lui et Roberto Rodriguez (l'auteur de **Sin City**) ont repris ce principe. Rodriguez a tourné **Planet Terror**, inspiré par les films d'horreur des années 70 (de type George Romero). Le film de Tarantino

rend hommage aux films de poursuites de voitures. (...) Tarantino fait d'abord supporter une demi-heure de conversations ineptes entre les trois premières. L'une des causeuses est jouée par la fille de Sidney Poitier. Quand le tueur arrive, joue au vieux chat puis les exécute, c'est un soulagement. Il est interprété par Kurt Russell, héros mineur des années 70, homme d'action fétiche du réalisateur John Carpenter. Russell, c'est la puissance ambiguë. En deux scènes, il séduit et fait jouir le spectateur : Tarantino joue sans compassion avec les pulsions du public.

(...) Les héroïnes valent à peine mieux que le méchant. Dans la scène la plus absurde du film, celui-ci révèle un tempérament ridiculement lâche et douillet. A Cannes, Kurt Russell racontait qu'après la première prise, Tarantino lui-même trouvait que c'était trop : «Mais à la fin, c'est quand même cette prise qu'il a gardée.» Avec les souvenirs d'enfance, on n'en fait jamais trop. Comme toujours, le metteur en scène effrite donc miette à miette sa madeleine industrielle. Il répète les «scratches» qui, feignant la mauvaise qualité de la copie, font sauter l'image et provoquent en salle une inquiétude, puis, lorsqu'on a compris, quelques pouffements. Il introduit également des discussions cinéphiliques entre ses personnages, aussi abrutis soient-ils (la cinéphilie ne garantit aucune sensibilité) : deux cascadeuses (dont une vraie, la Néozélandaise Zoé Bell, qui doublait

Uma Thurman dans **Kill Bill**) font leur petit Talmud à propos de **Point Limite Zéro** (1971). Le film de Richard Sarafian mettait en scène un ancien marine, qui tentait d'effectuer Denver-San Francisco en quinze heures. Boulevard de la mort atteint le point limite en saturant de bruits, de mots d'une avalanche de signes ne renvoyant plus à grand-chose, sinon à «l'existence absolue», comme l'écrit Proust, de l'ex-enfant qui les combine. Les jeux de mémoire ne sont parfois qu'une manière de tuer les autres en route ou sur elle.

Philippe Lançon
Libération - 6 juin 2007

D'emblée, éliminer les idées toutes faites : **Boulevard de la mort** ne serait qu'un film de bagnoles, et donc de «bourrins». Fausse piste. Ensuite, le nouveau Tarantino ne serait pas tout à fait le nouveau Tarantino, plutôt un petit film en passant, plaisir malsain de cinéophile fou. De fait, aux Etats-Unis, il n'est que la moitié d'un double programme que complète **Planet Terror**, un film de zombies signé Robert Rodriguez. Grindhouse - le terme désigne les séries B des années 70 - est un diptyque hommage aux films de genre vus par les deux amis cinéastes dans leur jeunesse, une quête des émotions abandonnées dans les salles de quartier, aujourd'hui détruites. (...)

«Stuntman Mike» - imaginez 2



un film dont le héros s'appelle «Cascadeur Mike» -, dans sa voiture noire, une tête de mort peinte sur le capot, est à la fois un fantôme du passé, une incarnation de la mort, peut-être même une image du père ou d'un vieil ordre moral qui dénierait aux pimpantes héroïnes leur liberté de conduite et de parole. Tarantino a toujours été un fin dialoguiste. Jadis, dans **Reservoir Dogs** ou **Pulp Fiction**, c'étaient les mecs qui parlaient ; aujourd'hui, les «chicks», les nanas, sont intarissables. De quoi parlent-elles ? De cul, bien sûr, et de l'emprise qu'il leur donne sur les hommes. Mais on est dans un territoire lexical étrange, entre Marivaux et, disons, Beckett. Parce que la stratégie amoureuse le dispute à la savoureuse rhétorique, et que la logorrhée verbale est tour à tour pure poésie sonore (commander un cocktail baptisé «Cadillac cabo wabo»), clin d'œil cinéphile (appeler un type «Zatoichi»), signe d'appartenance au groupe (alliance contre les «skinny bitches», comprenez les «salopes anorexiques») ou, tout simplement, pur échange phatique. C'est bien simple, l'existence, chez Tarantino, se résume à : «Je parle, donc je suis», et seuls les morts se taisent... **Boulevard de la mort** est un exercice de style incroyablement plaisant et au fond très conceptuel. Mais curieusement, plus le film est artificiel, référentiel, fabriqué, plus il s'approche de la vie, avec ses «pépètes» délurées et leur franc-parler. C'est aussi toute la grâce de **Boulevard de la mort** de tourner

le dos à la standardisation des blockbusters hollywoodiens et de réussir, par le biais d'un pastiche assez sophistiqué, à être pertinent et moderne.

Aurélien Ferenczi
Télérama n° 2995 - 9 Juin 2007

(...) N'écoutez pas les fâcheux : il est inutile d'être familier des programmes «Grindhouse» pour jouir à **Boulevard de la mort**. Pour une raison simple : les effets de remake sont entièrement passés à l'intérieur du film, avec le même arbitraire total que celui qui fait hurler les quatre amies chaque fois qu'elles croisent une affiche annonçant l'émission de radio de l'une d'elles, *Jungle Julia*. Il n'y a pas de série B ou Z qui tienne, puisque le film se met lui-même en série, d'une manière qui rappelle à nouveau Eustache. Comme dans **Une sale histoire**, une copie documentaire succède à un original fictionnel : **Boulevard de la mort** va de la nuit au jour, de la ville à la campagne, de jeunes femmes fortes en gueule mais vite jetées dans le décor à une authentique cascadeuse (Zoe Bell, actuelle compagne du cinéaste) accomplissant en plan rapproché d'incroyables acrobaties sur le capot d'une Dodge Challenger 1970. La jouissance a un cap : celui de s'alléger à mesure qu'approchent le plein jour et le plein air, jusqu'à la libération des dernières minutes. Le cinéaste estime que, par là, les secondes filles

vengent les premières pour nous, les spectateurs. Le sens de cette remarque est sans doute que le lien des deux parties est comparable, outre à celui d'une fiction et d'un documentaire, à celui d'un écran et d'une salle. Zoe et sa camarade Kim (au volant de la Dodge) sont en effet plus communes, plus «réelles» que *Butterfly* ou *Jungle Julia*. Il y aurait donc encore une manière d'envisager le défaut d'articulation qui commande **Boulevard de la mort** : comme la juxtaposition bord à bord d'un film et de son dehors, d'une parole qui alternativement fait l'action et ressemble à celle qui prolifère autour du cinéma - le babil insatiable du cinéphile, le nôtre, celui de Tarantino en personne. La morale est donc sauve, mais elle s'est reformulée, elle a élargi son cadre. À travers le saut du verbe à l'action, d'une partie à l'autre, elle cherche désormais à accorder la pellicule et son usure, voire son feu, sa disparition pure et simple. Il ne faut pas chercher ailleurs le coup de force culturel de **Boulevard de la mort**. Celui-ci tient certes à une duplication, mais ce n'est que secondairement celle de l'hommage rendu par un cinéaste de renom à un genre oublié. C'est bien davantage l'audace de faire se succéder des conversations, filmées de manière volontiers banale, et deux scènes de voiture, une collision, une poursuite, qui comptent déjà parmi les sommets du film d'action. Il y a plus profond chez Tarantino que le saut hors du rang des assassins. Quoi ?



L'ambition d'un art qui tantôt électrise, tantôt épouse et salue le commun, au risque de s'y dissoudre. Quoi encore ? La sortie de route ou la langue qui fourche : le saut hors du rang du cinéma. Pour coller ainsi à la surface, et qu'elle soit réversible, il faut une grande platitude et une grande plasticité. **Boulevard de la mort** est à ce jour le plus rapide, mais aussi le plus modeste et le plus simple des films de Tarantino. Le plus proche sans doute de ce qu'il est, un être pétri de références mais tout sauf «cultivé». C'est à l'évidence un nouveau départ. Pour lui, et pour elles, puisque le don de foncer d'une bande à l'autre sans se retourner appartient ici aux femmes, à leur intelligence et à leur rage. La joie en est décuplée.

Emmanuel Burdeau
Cahiers du Cinéma n°624

BIOGRAPHIE

Quentin Tarantino passe sa jeunesse dans une banlieue de Los Angeles où sa passion pour le cinéma le mène à travailler dans un vidéoclub. C'est à cette période qu'il décide de rédiger ses premiers scénarii, et qu'il fait la connaissance de Roger Avary, avec lequel il écrira plus tard **Pulp Fiction**.

Quentin Tarantino vend les scripts de **True romance** et **Tueurs nés** (adaptés en 1993 et 1994) et se remet rapidement de la frus-

tration de n'avoir pu les réaliser lui-même en finançant, avec l'argent récolté, son premier film, **Reservoir Dogs**. Il en écrit le scénario et le présente à Harvey Keitel qui s'enthousiasme au point d'y jouer gratuitement. Le film, rapidement culte, impose son auteur comme la nouvelle star du cinéma indépendant américain.

C'est en 1994 que l'Américain réalise **Pulp Fiction**, qui devient très vite un film culte pour des millions de cinéphiles. Le cinéaste relance la carrière de John Travolta en lui offrant l'un des rôles phares du long-métrage, qui obtient la Palme d'or du Festival de Cannes et l'Oscar du meilleur scénario. Il tourne ensuite **Jackie Brown** en 1997, adapté du roman *Rum Punch* d'Elmore Leonard. Le film annonce le retour à l'écran d'une autre star des années 1970, Pam Grier, qui donne la réplique à Robert De Niro, et Samuel L. Jackson.

Acteur dans **Reservoir Dogs**, **Desperado** ou **Une nuit en enfer**, Quentin Tarantino revient derrière la caméra en 2002 après cinq ans d'absence pour **Kill Bill**. (...) Initialement produit comme un seul et unique film, l'œuvre sera finalement séparée en deux volets, **Kill Bill : volume 1** et **Kill Bill : volume 2**, qui sortent en salles à six mois d'intervalle.

Après avoir tourné en 2005 une séquence du **Sin City** de son ami Robert Rodriguez, Tarantino décide de collaborer avec le Texan sur un projet d'envergure. En 2007 voit ainsi le jour **Grindhouse**, (...) le concept **Grindhouse** est divi-

sé en deux pour son exploitation française : le **Boulevard de la mort** - un film **Grindhouse** de Tarantino sort en premier, suivi par le **Planète terreur** - un film **Grindhouse** de Rodriguez.

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Séries télévisées :	
Urgences	1994
Saison 1, épisode : 25	
Les Experts	2004
Saison 5, épisode : 24, 25	
Longs métrages :	
Reservoir Dogs	1992
Pulp fiction	1994
Groom service	1995
Jackie Brown	1998
Kill Bill : volume 1	2003
Kill Bill : volume 2	2004
Sin City	2005
1 séquence	
Boulevard de la mort - un film Grindhouse	2007

Prochainement
Kill Bill : volume 3
Kill Bill : volume 4
The Inglorious bastard

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Photos en haute définition
Fiches du Cinéma n°1865/1866
Cahiers du cinéma n°623, 624